

ANOTC KEKON.

M. L'ABBÉ J. A. CUOQ.

VI.—ANOTC KEKON,

Par M. L'ABBÉ J. A. CUOQ, prêtre de St-Sulpice.

(Présenté le 30 mai 1890.)

AVANT-PROPOS.

Quelques petits ouvrages sur deux des principales langues indiennes du Canada publiés à Montréal dans ces dernières années, ont attiré l'attention des savants, non seulement en Amérique, mais encore au delà de l'océan. De toutes parts se sont élevées d'incessantes demandes pour obtenir de plus grands renseignements sur ces deux langues, dont le mécanisme excite au plus haut point l'intérêt des linguistes, la curiosité des philologues. On désirait surtout une grammaire complète de la langue algonquine, d'abord à cause de plusieurs rapports qu'elle semble avoir avec d'autres langues tant anciennes que modernes, soit d'Europe, soit d'Asie ; en second lieu, à cause de ses divers dialectes, qu'on pourrait comparer à ceux de la langue grecque ; enfin, à cause de plusieurs langues tant des Etats-Unis que du Canada, qui lui sont plus ou moins congénères.

Mais il y a plus encore, et l'on a pensé qu'une étude approfondie des langues américaines pourrait servir au progrès non seulement de la Philologie en général et de la Grammaire comparée, mais encore à celui de l'Ethnographie, et même qu'elle serait de quelque utilité pour certaines questions d'Histoire et de Géographie.

Aux savants de divers pays de l'un et l'autre hémisphère, réclamant une grammaire algonquine, se sont joints plusieurs missionnaires tant des Etats-Unis d'Amérique que des diverses provinces du Canada. Il a bien fallu tenir compte de tant de vœux réunis, et m'efforcer de leur donner satisfaction. Profitant donc des dernières forces que me laisse mon âge avancé, j'ai revu ce que j'avais écrit, il y a plusieurs années, sur la langue algonquine, je l'ai complété de mon mieux, et c'est par l'entremise de la Société royale du Canada, qui m'a fait l'honneur de l'admettre dans ses Mémoires, que mon travail vient de paraître.

On a vu dans les deux derniers volumes de la Société royale, que ma *Grammaire* est divisée en deux parties, composées, chacune, de vingt chapitres. Je donne ici sous le titre de *Anotc Kekon*, une sorte d'appendice de cette grammaire ; et en outre, afin de justifier ce titre qui signifie *mélanges*, et aussi pour satisfaire à plusieurs questions qui m'ont été adressées, j'entre dans des détails qui pourront intéresser certaines classes de lecteurs. Ce nouvel ouvrage sera divisé en douze chapitres, en voici le sommaire :

SOMMAIRE : I. Petites phrases familières. — II. Le temps et ses divisions. — III. L'air et ses variations. — IV. La terre et ses productions. — V. L'eau et tout ce qui a rapport à l'élément liquide. — VI. Dialogues sur divers sujets. — VII. Folk-lore. — VIII. Littérature. — IX. Catéchismes et sermons. — X. Prières et cantiques. — XI. Remarques sur quelques chapitres de la grammaire. — XII. Notes diverses sur la mission du lac des Deux-Montagnes.

Sec. I, 1893. 18.

Voici le plus sage de mes écoliers, *mi waam awcamenj nekwakute endateimute kakina ni kikinohamaganak.*
 Je ne suis pas homme à faire cela, *Kavin nind awisi ke totamánhdn oom.*
 Ni lui ni elle ne sont capables d'avoir agi de la sorte, *tabiakote i nijiwate kavin o tu ki gackitosinawa kitei iji matci totamowapan.*
 Il s'en faut de beaucoup que vous soyez aussi fort que lui, *ki mackawis nange eji mackawinte.*
 Il m'a permis de venir, *ningi pakitinik kitei pi ijaídn.*
 Je leur donnerai la permission d'aller chez eux, *ninga pakitina kindawate kitei ijuwate.*

CHAPITRE II. LE TEMPS ET SES DIVISIONS.

Il n'y a pas de mot en algonquin qui corresponde à notre mot *temps*; on le rend de différentes manières selon ses différentes acceptions et selon le rôle qu'il joue dans le discours :

Au temps de Noé, *tournez*, pendant que Noé vivait, *megwate penatisigobanen Noc.*
 Dans le temps de ma maladie, *tournez*, lorsque j'étais malade, *apite aiakosiánhdn.*
 Avant tous les temps, *tournez*, avant qu'il y eût terre, *ibwa maci akiwanogobanen.*
 A la fin des temps, *tournez*, quand la terre cessera d'exister, *apite ke pon akiwang.*
 Hâtez-vous, vous n'arriverez pas à temps, *kinipin, ki ga metasicin.*
 Je ne l'ai pas vu, je ne suis pas arrivé à temps, il était parti, *kavin ningi wabamasi ningi metasikawa, acnie ki madjiban.*
 Je suis arrivé juste à temps auprès du malade, *ningi kesikawa atakosite.*
 Le temps m'a manqué, *kavin ningi apiteisi.*
 Tout le temps de ma vie, je veux vous aimer, ô mon Dieu ! *tournez*, tant que je vivrai... *ket ako pimatisián.*
ki wi sakhin, Kije Manio Tehenimin !
 Quel temps fait-il ? *tournez*, comment est le jour ? comment est la nuit ? *anin eji kijigak ? anin eji tibigak ?*
 Il fait beau temps, mauvais temps, *mino kijigat, matci kijigat, mino tibigat, matci tibigat.*
 Le temps est échu, *acaie odjidjise.* En ce temps-là, *iim apite.*
 De temps en temps, *atapite.* Peu de temps, *wenibik.*
 Longtemps, *kinoenj.* Depuis longtemps, *pinawigo.*
 Dans l'ancien temps, *kaiat, waieckat.*
 Dans le temps de Pâques, *tournez*, quand on fait la communion pascale, *atapitecipa-kominiwinaniwangin.*

Les Algonquins divisent l'année en quatre saisons :

Pipon, *hiver* ; Minokami, *printemps* ; Nibin, *été* ; Takwagi, *automne*.

Ils n'ont pas de mot pour désigner l'année, ils se servent pour cela du nom qu'ils donnent à la saison d'hiver :

Ningo pipon, niso pipon, mitaso pipon, 1 an, 3 ans, 10 ans.

Leur année est lunaire et se compose de douze lunes :

Kenozite kizis, <i>la longue lune</i> , janvier ;	Akakwidjie kizis, <i>la lune du siffleur</i> , février ;
Nika kizis, <i>la lune de l'oise sauvage</i> , mars ;	Kawasikotote kizis, <i>la lune qui fait partir la glace</i> , avril ;
Wabikon kizis, <i>la lune des fleurs</i> , mai ;	Otehimin kizis, <i>la lune des fraises</i> , juin ;
Miskwimin kizis, <i>la lune des framboises</i> , juillet ;	Oatakakomin kizis, <i>la lune des mûres</i> , août ;
Kakakone kizis, <i>la lune de la récolte</i> , septembre ;	Namekos kizis, <i>la lune des truites</i> , octobre ;
Atikamek kizis, <i>la lune des poissons blancs</i> , novembre ;	Pitcipipon kizis, <i>la lune de l'arrivée de l'hiver</i> , décembre.

Les aborigènes d'Amérique ne connaissent pas la distinction des semaines avant l'arrivée des Européens. C'est par le nom du jour de prière et d'interruption du travail servile que les Algonquins devenus chrétiens désignent la semaine :

Ningo manadjitagan, nij manadjitagan, une semaine, deux semaines, &c....